François Maspero a débuté comme libraire à l'âge de vingt-deux ans. Il a travaillé dans une maison d'édition jusqu'en 1982, puis à Radio-France jusqu'en 1990 en y réalisant entre autres la série « Cet hiver en Chine ». Il a écrit des reportages (en particulier pour *Le Monde*) sur les Balkans, la Bosnie, Cuba, les Caraïbes, l'Algérie, Israël et la Palestine. Il a publié son premier livre sous son nom en 1984. Il a aussi traduit notamment : de l'anglais (John Reed, Joseph Conrad), de l'espagnol (Álvaro Mutis, César Vallejo) et de l'italien (Francesco Biamonti).

Né à Paris en 1963, Klavdij Sluban, lauréat du prix Niepce (2000), de l'European Publishers Award for Photography (2009), poursuit une œuvre personnelle rigoureuse et cohérente. Depuis 1995, quand il ne mène pas des voyages au long cours (Transsibérien, îles Kerguelen...), il anime des ateliers photographiques auprès de jeunes détenus. De Fleury-Mérogis aux camps disciplinaires des pays de l'Est et depuis 2007 en Amérique centrale, Klavdij Sluban déploie au travers de ses images la problématique des espaces clos et des horizons contraints.

Son site : www.sluban.com

François Maspero
Photographies de Klavdij Sluban

BALKANS-TRANSIT

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0210-6563-3
(ISBN 2-02-024758-5, 1re publication)

© Éditions du Seuil, 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

POINTS AVENTURE
un esprit de liberté

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PATRICE FRANCESCHI

Il y a 2 500 ans, Pindare disait : « N'aspire pas à l'existence éternelle mais épuise le champ du possible. » Cette exhortation à un dépassement de la vie était aussi un appel à la liberté et aux liens qui l'unissent à l'esprit d'aventure.
Vingt-cinq siècles plus tard, l'énergie vitale de Pindare ne serait-elle pas un remède au désenchantement de nos sociétés de plus en plus formatées et encadrées ? Et l'esprit d'aventure l'un des derniers espaces de liberté où il serait encore possible de respirer à son aise, d'agir et de penser par soi-même ?
C'est sans doute ce que nous disent les livres qui, associant aventure et littérature, tentent de transformer l'expérience en conscience.

Patrice F.

I

DEUX PERSONNAGES EN QUÊTE DE BALKANS

D'autres lieux encore seraient possibles
et dans des circonstances très diverses.
Mais pour finir c'est toujours en nous-même
que se produit la rencontre
et rien ne sert de la préparer ni de l'attendre.

ALVARO MUTIS
Les Éléments du désastre.

N'allez pas à l'étranger,
c'est un endroit horrible.

LORD CADOGAN



Région du Kosovo, 1992.

1

Portrait de l'auteur en Européen

L'Europe existe, je l'ai rencontrée. Quand, pour la première fois ? Peut-être à six ou sept ans. J'avais un puzzle dont chaque pièce était un pays. La France était rose et trapue. L'Allemagne jaune, avec une petite pièce à part pour la Prusse orientale, qui compliquait le jeu. La Pologne, rose comme la France, dressait une drôle de cheminée sur sa gauche. Bien sûr, je savais – et je pouvais le constater physiquement en passant le doigt sur les contours – que la Grande- Bretagne verte était une vieille dame assise sur un cochon et l'Italie orange une botte donnant un coup de pied à la Sicile. Facile de les reconnaître et de les placer. Plus difficile pour la Hongrie, petite masse rouge sombre informe que je confondais avec l'Autriche d'un rouge à peine différent, ou les pays Baltes dont l'ordre et les couleurs étaient toujours incertains. Je n'arrive pas à me souvenir si l'Union soviétique faisait partie de cette Europe-là. Il me semble que non. En tout cas, je ne vois pas sa couleur. L'Europe a toujours eu tendance à s'amputer elle-même de ce qui la gêne.

J'avais dix ans quand la France se couvrit d'affiches vantant l'Ordre nouveau de la nouvelle Europe. Celles-là, dans mon souvenir, sont brunes. Couleur de l'uniforme de l'aryen blond au menton carré qui y souriait ? Jaunes étaient, à cette époque, les étoiles que portaient sur la poitrine certains de mes camarades de classe. Cette

Europe-là me laissa de rudes cicatrices. Mes parents, mon frère aîné luttaient contre elle. Sur la carte placardée au mur, des épingles à têtes multicolores reliées par un fil de laine brouillèrent l'image du continent en superposant aux frontières un réseau de fronts, d'offensives, de contre-offensives, de débarquements, de poches et de têtes de pont.

En 1944, mon frère fut tué les armes à la main par des Européens couleur feldgrau. Mon père agonisa à Buchenwald avant de partir dans la fumée noire du four crématoire quinze jours avant la libération du camp. Ma mère revint de Ravensbrück. Ses cheveux commençaient à peine à repousser, gris. L'Europe avait pris pour moi la couleur et l'odeur de la mort.

Adolescent, j'ai voulu secouer cette couleur et cette odeur qui me collaient à la peau. Dès quatorze ans, j'ai parcouru l'Europe à pied, en bicyclette, en auto-stop, en train. L'Italie et la Hollande, l'Angleterre et l'Irlande. Et l'Allemagne d'abord, parce que la Croix-Rouge française y avait, en Forêt-Noire, des chalets pour orphelins de guerre. Mais pas seulement pour ça.

Plus tard, je suis allé suivre les cours d'été de l'université de Heidelberg. Après tout, à ma minuscule échelle, j'ai fait ce que j'ai pu pour participer à la réconciliation européenne.

La diversité des langues me plaisait. J'apprenais par cœur des passages de *La Divine Comédie*, et l'*All' Italia* de Leopardi : *« O patria mia, vedo le mura et gli archi… ma la gloria non vedo. »* Je parlais allemand. Mal, comme on le parle quand on l'apprend au lycée. J'aimais Heine et Hölderlin. Je traversais des villes dont seules subsistaient les flèches noircies des cathédrales éventrées, au milieu de tas de pierres que quadrillait le tracé des rues. Ce n'était pas différent des villes du Nord de la France, de Boulogne-sur-Mer, berceau de mes grands-



Région du Kosovo, 1992.

parents maternels, écrasé sous les bombes. On vantait la rapidité de la reconstruction de Varsovie, renaissance d'un peuple que les chevaliers de l'Europe nouvelle avaient voulu rayer de la carte. À Francfort, dans les ruines du quartier où avait dû se trouver la maison de Goethe, je me souviens d'avoir cueilli de grosses mûres juteuses sous le soleil d'été. Avec un camarade de voyage, nous avions un jeu : c'était à qui de nous repérerait le premier, dans ce décor uniforme, le détail qui nous indiquerait dans quel pays nous étions. Cela prenait parfois du temps. Plus tard, j'ai connu une Vienne en noir et blanc où circulait la patrouille internationale des forces d'occupation alliées : cette année-là, on tournait *Le Troisième Homme*.

Dans les veillées des auberges de jeunesse nous refaisions l'Europe. Les chants et les guitares y aidaient. Il y avait parfois de brusques retours de flamme : un geste méprisant d'un Allemand, une réflexion acerbe d'un Italien, une plaisanterie grossière d'un Français. C'était facile de dire : « Plus jamais ça ! », mais ce n'était pas si simple. Pourtant, nous étions tous d'accord : « ça », c'était le fait de nos pères et ne serait pas le nôtre.

Il fallait des heures d'attente et de contrôles tatillons pour franchir des frontières distantes parfois de quelques kilomètres : qui passait en vélo de la France au Luxembourg devait se résigner à remettre au lendemain le passage du Luxembourg à l'Allemagne. Je pratiquais l'errance et les rencontres de hasard. Touriste, peut-être, même si je récusais instinctivement le mot, mais alors dans la solitude du touriste de fond. Mon modèle était Gérard de Nerval. Aujourd'hui encore, je ne sais jamais bien quoi répondre aux questionnaires d'entrée dans un pays. Objet du voyage. Tourisme ? Affaires ? Famille ? Autre (précisez) ? Qu'aurait-il répondu, le doux Gérard, à ces questions-là ? Un jour, revenant d'Irlande au pays de

Galles, un officier d'immigration me refusa l'accès du sol britannique parce que je ne pouvais lui présenter qu'une livre sterling et dix-sept shillings. Une autre fois je me fis arrêter à Rome, en descendant du train de Naples, par les carabiniers qui guettaient le passage des Italiens du Mezzogiorno dépourvus de contrat de travail. On m'avait enseigné le droit à la libre circulation des biens et des personnes. J'appris que ce droit et cette liberté ne concernent que les personnes qui ont des biens.

Les monuments aux morts – une plaque au lycée Louis-le-Grand, une autre dans l'église de Milon-la-Chapelle – disaient que mon père et mon frère étaient morts pour la France. Je savais, moi, que, pour eux, la France et la liberté c'était la même chose. Morts pour la liberté. Pas seulement celle de la France, mais de l'Europe et du monde. Un peu grandiloquent ? Un peu simple, aussi ? Ça ne l'était pas, à l'époque. C'était seulement nécessaire.

Rien à faire : l'Europe était étroite, on y respirait mal. « Le cœur serré comme les maisons d'Europe », a écrit le poète québécois Gaston Miron.

Élargir l'horizon ? Quelque vingt-cinq années de ma vie, libraire puis éditeur, j'ai essayé de le faire. Je ne croyais pas les livres un moyen supérieur aux autres. Mais enfin c'était un moyen. Et les livres, c'était ce que je savais le mieux faire. Ceux d'autrui, s'entend. Les fabriquer, les donner à lire. Donner à voir l'au-delà des frontières, celles de la géographie et celles de l'esprit. Ouvrir au vent du large, disais-je alors – et pas seulement sur l'air du temps.

À l'époque, découvrir le monde, si l'on ne voulait pas se limiter au paysages de Connaissance du Monde, cela devenait tout de suite politique. Les livres que je publiai furent donc, pour une grande part, politiques, sans que je l'aie vraiment programmé au départ. À plus forte raison

quand les auteurs que j'éditais parlaient des raisons de leur lutte pour mettre fin à la domination de la France et de l'Europe, de la même manière que la France et l'Europe avaient secoué d'autres jougs en d'autres temps.

J'ai cru, je crois encore à la valeur de textes que j'ai publiés, non parce que j'ai adhéré à tous leurs propos – cela ferait une étrange salade, tant ils étaient contradictoires –, mais parce que je suis convaincu qu'il est toujours bon de voir le monde, ses habitants et leur histoire sous une face différente. Que pour devenir citoyen du monde, il faut apprendre à découvrir son propre monde à l'envers. Je ne niais ni la France ni l'Europe : je les rêvais ouvertes et libérées de leurs préjugés et de la conviction de leur supériorité. Je faisais miennes les dernières lignes du dernier livre de Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, qui s'adressent à l'Europe : « Nous n'avons plus à la craindre, cessons de l'envier… Nous voulons marcher tout le temps, la nuit et le jour, en compagnie de l'homme, de tous les hommes. Il s'agit de ne pas étirer la caravane, car alors chaque rang perçoit à peine celui qui le précède et les hommes ne se reconnaissent plus, se rencontrent de moins en moins, se parlent de moins en moins. »

En 1978, avec quelques camarades, nous avons décidé de publier une revue qui donnerait la parole aux exclus de « l'autre Europe », de même que j'avais voulu la donner à ceux de l'autre monde. C'est ainsi que je dirigeai pendant six ans *L'Alternative* (sous-titrée « Pour les droits et les libertés en Europe de l'Est ») et je pense que nous fîmes du bon travail, avec succès et difficultés – pour moi, en tout cas, le plus convenable que j'aie jamais fait. La construction de l'Europe était à l'ordre du jour, et tout se passait comme si plus de la moitié du continent n'en faisait pas partie. L'Europe, c'était celle qui était du

bon côté du rideau de fer. Et celui-ci semblait immuable : en Russie, l'empire brejnévien prolongeait celui de Staline, la répression contre les dissidents faisait taire leurs voix une à une. Nous voulions recueillir et sauver du silence ce qu'elles disaient. Nous l'avons fait. Nous avons fait écho aux voix des signataires de la Charte 77 à Prague, à celles qui annonçaient l'explosion de Solidarité en Pologne, qui osaient affronter Ceausescu en Roumanie. Nous voulions montrer que ceux qui luttaient là pour s'exprimer représentaient l'autre terme d'une alternative, celle entre la barbarie et la démocratie. Parce que pour nous, contrairement à ceux qui prédisaient que le système soviétique était figé pour des décennies, oui, il y avait une alternative, et ces voix-là représentaient l'espoir, un espoir concret. L'Europe, la petite, celle de l'Ouest, ne pourrait se construire qu'en en tenant compte. Accepter qu'on les étouffe, c'était laisser entrer de nouveau la mort au cœur du continent.

L'« alternative », c'était aussi celle qui permettait de concevoir une Europe différente. Nous l'affirmions dans la déclaration des fondateurs, dont nous disions qu'ils ne se reconnaissaient pour la plupart « ni dans le "système" capitaliste, ni dans le "système" qui n'a de socialiste que le nom ».

Vint la Perestroïka, puis la chute du Mur. Les premiers temps d'euphorie passés, leur succédèrent ceux des doutes : après tant d'espoirs, la démocratie allait-elle véritablement remplacer la barbarie ? L'ouverture à l'économie de marché allait-elle y suffire à elle seule ? Il fallait aller y voir de plus près.

*

Je venais, avec mon amie photographe Anaïk Frantz, d'achever un long voyage, très proche après d'autres plus

lointains, et nous en avions fait un livre, *Les Passagers du Roissy-Express*. Une traversée, en suivant la ligne du RER, de la plaine de France à la vallée de Chevreuse, soixante kilomètres, deux ou trois millions d'habitants, deux millénaires d'histoire.

L'idée s'est formée en moi d'une autre traversée, qui ne ferait pas soixante kilomètres celle-là, mais plutôt trois mille : un périple dans les pays émergeant à peine du « socialisme réellement existant », pour voir, comprendre les changements. Peut-être y retrouverais-je certains de ceux qui s'étaient exprimés dans *L'Alternative*. Je reprendrais à mon compte la règle d'or du précédent voyage : ce serait une balade nez en l'air, pas une enquête, sans la prétention de tout voir, de tout expliquer… N'être que ce que je suis et rien d'autre. Spécialiste de rien, mais pas non plus touriste innocent. Tout juste porter un regard sur des êtres et des choses dont on est fondé à croire qu'en fin de compte ils vous regardent.

Peut-être ce projet s'est-il dessiné un jour précis de l'été 1990, sur le sommet d'une montagne polonaise proche de la frontière tchèque. Cet été-là, je séjournais dans ce confin que je ressentais comme le cœur géographique de l'Europe (je ne savais pas, alors, que, partout où je passerais, on me dirait : « Nous sommes ici au vrai cœur de l'Europe »). Là, le royaume de Hongrie a façonné le paysage humain, la population ukrainienne expulsée a laissé ses églises orthodoxes aux catholiques, les noms du cimetière sont pour beaucoup germaniques, la rue Karl-Marx est (re)devenue Pilsudski, les mères de famille polonaises ne menacent plus leurs enfants du juif mais du tzigane, le photographe ambulant réclame aux touristes polonais venus de Montréal un dollar par photo, le cinéma affiche Pedro Almodovar en précisant qu'il s'agit d'un film pornographique interdit par la commission épiscopale, des Lituaniens vendent de l'ambre au

marché et, à 1 000 mètres d'altitude, le ciel au-dessus des montagnes reste toujours plombé par les fumées des mines de la Silésie noire. Sur un col, des écriteaux cloués à un poteau de bois indiquaient des directions idéales au promeneur : Erfurt, Bratislava, Budapest, Lübeck, Kiev, Vilnius, Bucarest, Sofia. J'ai eu vraiment envie de suivre une de ces flèches. Et puis, naturellement, je n'en ai rien fait. Comme pour bien d'autres auparavant, en d'autres endroits du globe (cette pancarte ironique, par exemple, au fond du Labrador, indiquant la direction du pôle Nord…).

Le plan du périple tel que je l'établis pour le soumettre à l'éditeur était ambitieux : tout bonnement traverser l'Europe centrale et orientale de part en part, du sud au nord. De Tirana à Gdansk, peut-être même à Leningrad (c'était encore le nom de Saint-Pétersbourg). Sans oublier Berlin. Personne ne me fit remarquer sa démesure. Tout au plus m'objecta-t-on plus tard (actualité oblige) qu'avec la guerre qui venait d'y éclater je ne pouvais exclure l'ex-Yougoslavie. Bref, je fus plus qu'encouragé.

Il ne me restait qu'à partir, muni d'adresses données par des gens qui ne discutèrent pas davantage mon itinéraire, ça n'était pas leur problème, mais qui tous me posèrent les questions rituelles dont je savais désormais, pour les avoir affrontées au fond de la Chine comme dans le Hurepoix, que j'aurais souvent à les rencontrer sur mon chemin : « Qu'est-ce que vous cherchez, *exactement* ? Vous avez bien une *idée derrière la tête* ? » À ces questions-là, je n'ai toujours pas de réponse prête. D'ailleurs, si j'en trouvais une, je crois que je cesserais de voyager.

2

Premiers départs

Le 9 novembre 1992, je suis arrivé à Sofia par un joli soir d'automne. Au matin, par la fenêtre de l'hôtel Serdica, j'ai vu les feuilles rousses des marronniers dorer les façades des immeubles dont s'écaillait le badigeon ocre. Sur la rue Vitocha les tramways hors d'âge allaient leur train de sénateur dans la foule uniforme vêtue de blousons en faux cuir et de jeans, et chaussée de baskets. Les vitrines étaient tristes, chichement éclairées. Les magasins d'État étaient vides, au bord de la faillite, les affiches des agences de voyages avaient la couleur et la patine des publicités des années trente, les rares marchands de kebabtchés étaient quand même suffisants pour alourdir encore de leur fumée grasse l'odeur de l'essence mal raffinée qui planait sur les embouteillages des rues avoisinantes, aussi irrespirable qu'au temps du paradis socialiste. Le rouge des placards de Coca-Cola remplaçait celui des drapeaux – peut-être même la ville était-elle plus rouge qu'avant –, quelques petites boutiques neuves, cigarettes et alcools, pointaient timidement ; des kiosques, briquets, biscuits et boissons gazeuses tièdes, poussaient comme des champignons jusque dans les plus lointaines banlieues ; des centaines d'étalages de fortune encombraient les trottoirs, degré le plus bas de l'économie marchande balbutiante – beaucoup de livres, vieux manuels de marxisme soviétique, cours d'anglais commercial, éditions Harlequin en bul-

gare, brochures d'astrologie, pour remplacer les librairies moribondes aux rayons désertés. Les magnétophones des marchands de cassettes piratées beuglaient des chansons serbes sirupeuses dont les Bulgares raffolent et, dans les cafés, le hard-rock le plus bestial empêchait toute conversation suivie. À deux pas des travaux du métro ajournés *sine die*, la tour de l'édifice du Parti désaffecté, dans le style stalinien des années cinquante – mais un style stalinien particulièrement massif, écrasé, paysan –, était chauve de son étoile rouge, qu'un hélicoptère avait emportée pour une direction inconnue dans l'attente de jours meilleurs. Il exhibait les traces noires de l'incendie dû, disait-on, au travail des provocateurs, en ce printemps bulgare déjà lointain de 1990 où les étudiants et la foule avaient installé sur la place la « cité de la vérité » pour réclamer la démission du gouvernement et la fin du régime, à la lueur de milliers de bougies bleues. Le mausolée de Dimitrov était vide et couvert de graffitis. Sofia était placide, calme sous le soleil automnal qui caressait ses derniers pavés de brique jaune, comme la ville de province qu'elle a toujours été, mais avec quelque chose d'indiciblement libre sur les visages, même marqués par les difficultés du quotidien. Là-haut, sur le mont Vitocha, derrière le palais de la Culture et ses souks, un peu de neige nue surgissant des grandes forêts se colorait de rose. Je me promettais bien d'y monter un dimanche en téléférique, avec les Sofiotes en quête d'air pur et de joies champêtres. Mais auparavant il me fallait visiter les trésors des Thraces, les icônes de la basilique Alexandre-Nevsky et le monastère de la Boïana.

J'avais projeté un périple par segments successifs, chacun d'un mois. Le premier, celui que j'inaugurais là, devait me mener d'abord à l'Est, à Skopje, capitale de la Macédoine, et à la frontière albanaise, puis, revenant sur mes pas, vers le nord-ouest, jusqu'à Bucarest. J'envisa-



Bulgarie, Sofia, mai 1995.

geais même de pousser une pointe jusqu'à Chisinau, cidevant Kichinev, capitale d'une Moldavie fraîchement indépendante. Tout cela représentait sur la carte un parcours qui n'excédait pas celui de Paris à Marseille aller et retour. Après quoi, de Bucarest je prendrais le train pour Budapest, qui serait ainsi le point d'arrivée de ce voyage et – hop ! – le point de départ du prochain, quelques mois plus tard, le temps de mettre mes notes en ordre. Je traverserais alors la Hongrie et ce qui était encore la Tchécoslovaquie, pour gagner Berlin. Et ainsi de suite.

*

Le lendemain, grâce à l'obligeance d'une amie, j'étais l'heureux habitant d'un appartement vide d'une lointaine banlieue, Liouline-II (il y a trois Liouline), qu'aucun taxi n'aurait pu gagner sans indications précises, ce qui me situait à une bonne heure du centre par le vieux bus à soufflet. L'endroit n'avait pas été habité depuis quelque temps, et je dus en chasser les cafards qui l'avaient squatté. La chasse terminée, je vis par la fenêtre la neige tomber, recouvrir la chaussée, les chariots à ordures toujours gueules ouvertes et débordants, le bâtiment du centre sportif dont toutes les vitres étaient cassées, les ronces et les vagues broussailles qui entouraient son terrain, et les abords de la maison commune du quartier, abandonnée aux seuls ivrognes qui braillaient tard la nuit, peut-être parce que tout ce qui avait été désigné comme communautaire par l'ancien régime était viscéralement rejeté dans les nouveaux temps.

J'ai vite appris à faire mes courses dans les deux boutiques privées qui étaient installées dans des sortes de tanières, mi-caves, mi-garages, au pied du bloc et où je trouvais quelques denrées de première nécessité – fromages (siriné et kajkaval) bulgares, macaronis gris,

beurre danois, fromage à tartiner français à destination des Émirats, chocolat suisse à 75 % de lécithine de soja (dosage spécial pour pays à monnaie faible) – ces deux derniers produits à des prix aussi dérisoires pour moi qu'inabordables pour mes voisins. D'ailleurs le lait a disparu le lendemain de mon arrivée, car, « libéré », il venait de subir une telle augmentation que le marchand ne savait pas s'il aurait encore des clients à ce prix-là.

La radio a annoncé que des routes étaient coupées du fait des intempéries. Il était conseillé de remettre à plus tard tout déplacement non indispensable. S'il en était un qui entrait dans cette catégorie, c'était bien le mien. Dans ce genre de voyages, la question de la « nécessité » vous éclate à chaque instant à la figure. Le chauffage collectif fonctionnait à ses heures, toujours imprévisibles. Pour peu de temps la chaleur devenait soudain insoutenable. Il était exclu de manœuvrer la moindre poignée de radiateur, celle-ci me serait restée dans les mains. Sur les trottoirs, l'eau brûlante fusait des fuites de conduits et transformait la glace en gadoue. De fuite en fuite, on devait pouvoir ainsi remonter jusqu'à la centrale nucléaire de Kozlodujci, sur le Danube, dont une partie de l'énergie produite s'en va ainsi à l'air libre ou en surchauffe inutile.

J'étais nanti d'adresses de gens importants : des députés, une ex-dissidente, un directeur de journal, un pope. Mais je n'avais pas le goût de jouer au journaliste que je n'étais pas, de faire le questionneur averti face à un interlocuteur qui, de son côté, aurait tenu son rôle et modelé ses réponses en fonction d'une stratégie personnelle, sociale, politique qui m'échappait forcément. Donc j'ai vite renoncé à ce genre d'entretiens qui n'auraient eu d'intérêt que si j'avais été pressé par l'urgence d'un article efficacement ficelé.

J'ai pourtant passé de jolis jours à Sofia, lors de ce premier voyage, et j'ai appris beaucoup de choses, qui pour

être parfois minuscules et anecdotiques n'en étaient pas moins importantes. En tout cas, huit jours plus tard, j'étais toujours là, j'avais trouvé des amitiés précieuses, et je n'avais aucune envie de repartir. La plus belle récompense d'un voyage extraordinaire est bien de rencontrer des gens ordinaires, disons comme vous et moi. Des gens qui ont traversé comme ils l'ont pu, sans faire d'histoires et sans faire forcément l'histoire, des événements pas ordinaires. Qui nous rappellent que ces événements-là auraient pu aussi bien nous arriver à nous, en leur lieu et place. Et, vraiment, avant toute chose, on ferait bien de se demander ce qu'on aurait fait en leur lieu et place. Le sentiment de se retrouver partout au milieu de la grande famille de l'espèce humaine n'a pas de prix – ne serait-ce que parce qu'il confirme que celle-ci existe. Ce n'est pas toujours évident.

C'est peut-être cela, le pari du voyage : au-delà de tous les dépaysements, des émerveillements ou des angoisses de l'inconnu, au-delà de toutes les différences, retrouver soudain, chez certains, le sentiment d'être de la même famille. D'être les uns et les autres des êtres humains. Parfois, ça rate. Parfois même, ça tourne mal. Mais le pari vaut d'être fait, non ?

*

De toute manière, la neige épaisse tenait bon. Mes nouveaux amis n'étaient pas de grands voyageurs. En cela, ils étaient tout à fait bulgares. Enracinés dans leur terre, leur montagne, leur plaine, leur ville. Conditionnés, en outre, par des décennies de méfiance du régime communiste pour l'étranger et piégés, aujourd'hui, par la distribution au compte-gouttes des visas européens. La rétention de visas : l'une des maladies qui gangrène l'Europe de l'Ouest. Le Mur s'était seulement déplacé

des services du ministère de l'Intérieur local à ceux des consulats occidentaux. Bureaucratie et arrogance y étaient les mêmes. Quant aux voyages dans les pays limitrophes… Dans les Balkans, les pays limitrophes sont toujours les ennemis, et les frontières communes synonymes, dans l'histoire, de guerre, d'arbitraire et d'injustice. Inutile, donc, de trop compter sur mes amis pour me conseiller utilement sur la manière de me rendre chez leurs voisins.

Bref, comment me rendre à Skopje et qu'y trouverais-je ? La route était bloquée. Par le chemin de fer, renseignements pris, il fallait contourner la montagne sur plusieurs centaines de kilomètres pour passer par Niš, en Serbie, y prendre l'unique train quotidien venant de Belgrade et traverser le Kosovo, un train dont nul, naturellement, ne connaissait l'horaire. Je ne me voyais pas sur le quai glacé d'une gare serbe, attendant une correspondance hypothétique alors que l'embargo venait d'être déclaré contre l'ex-Yougoslavie et qu'en outre on prédisait chaque jour au Kosovo le sort de la Bosnie. Les bruits les plus pessimistes couraient à Sofia sur la manière dont les Serbes traitaient les étrangers. Des bandes armées, disait-on, rançonnaient les voyageurs et enlevaient tout ce qui ressemblait à un Turc ou à un musulman. Même si je ne suis guère susceptible de passer pour l'un et l'autre, ce genre d'excursion ne me tentait pas. Pour couronner le tout, la télévision bulgare montrait, avec une complaisance visible, des scènes d'émeute à Skopje : des bus chargés d'Albanais macédoniens avaient été lapidés et brûlés, il y avait eu des morts. J'ai mis deux jours à m'apercevoir que c'étaient toujours les mêmes images qui repassaient.

J'ai donc tourné pour cette fois le dos à la Macédoine et, trois semaines plus tard, je me suis retrouvé à Rusé, ville frontière sur le Danube, après une lente traversée de

la Bulgarie. Au-delà, la Roumanie semblait plongée dans un black-out qui me rappelait la France au temps de la guerre et des bombardements.

*

Je suis revenu de ce premier voyage la tête pleine d'un grand désordre d'images, de voix, de bruits, d'odeurs. Partout sur mon passage, l'histoire, lointaine, proche ou immédiate m'avait assailli, foisonnante, contradictoire selon les interlocuteurs successifs. Même les vagues grises de la mer Noire à Varna et les eaux vertes du Danube où ne circulait pratiquement plus aucun bateau, même les voyageurs ukrainiens entassés comme pour un exode dans le train franchissant le pont de l'Amitié si mal nommé entre Bulgarie et Roumanie, même la foule pataugeant dans la neige fondue de la Calea Victoriei à Bucarest étaient chargés de réminiscences infinies. À Paris, je n'ai pas émergé d'un rêve : c'est Paris qui m'a paru être un rêve.

Le problème, c'est que, de retour chez moi, je n'avais rien à rédiger. Je n'avais pas pris de notes. Réduire instantanément à une suite de mots sur un cahier ce trop-plein de vie différente qui déferle et vous plonge entre enthousiasme et angoisse : un exercice déprimant qui va jusqu'à une souffrance physique.

Pour pouvoir *dire* quelque chose, donc, puisque je m'y étais engagé, il fallait repartir. Là-bas, ce n'était déjà plus tout à fait l'étranger. Je savais maintenant que j'y retrouverais des voix et des visages aimés, et que j'en rencontrerais d'autres.

En revanche, il m'apparaissait désormais exorbitant de prétendre continuer le périple tel que je l'avais prévu dans mon projet. J'aurais été comme ces touristes américains auxquels les agences de voyages garantissent cinq

capitales européennes en dix jours et douze nuits (avion compris). Il fallait revenir. Peut-être qu'un jour je pourrais prendre des notes, j'aurais quelque chose à dire, qui émergerait de ce chaos d'impressions ? Ou serais-je toujours ainsi, en transit ?

*

Mais surtout, si je suis revenu plusieurs années durant dans ces Balkans du Sud, c'est parce que, entre le moment où j'avais tracé les lignes initiales de mon projet et cet automne 1992 où j'avais débarqué pour la première fois à Sofia, il s'était produit en Europe un bouleversement radical et définitif.

« Plus jamais ça ! » disions-nous, chantions-nous, dans les années cinquante, enfants de toute l'Europe dans nos auberges de jeunesse.

Nous nous étions trompés.

Nous avions certes vu la guerre embraser certains points du globe : guerres de libération de peuples colonisés, guerres dues à l'affrontement des deux blocs issus de la Deuxième Guerre mondiale. L'Europe pouvait en être parfois responsable ou complice, on continuait d'espérer avec la foi du charbonnier qu'il s'agissait de conflits locaux, qui certes menaçaient la paix mondiale comme dans le cas du Vietnam ou de la Palestine, mais ne la remettaient jamais définitivement en cause.

En 1991, pour la première fois depuis 1945, la guerre a éclaté sur le sol européen, dans le cœur même de l'Europe.

Et donc, en cet automne 1992, après l'effondrement de la Fédération yougoslave, il y avait déjà eu l'offensive serbe sur la Slavonie, les bombardements de Zagreb et de Dubrovnik, et après les proclamations de l'indépendance de la Slovénie, de la Croatie, de la Bosnie-Herzégovine et de la Macédoine, celles des « républiques » serbes de

Bosnie et de Croatie, croate de Bosnie… Tandis que la Serbie, après avoir définitivement mis fin au statut de province autonome du Kosovo, avait placé les 90 % d'Albanais qui y vivent sous le régime de la loi martiale.

De nouveau « ça », les scènes de la barbarie européenne de mon enfance. Les populations fuyant sur les routes mitraillées par des avions, les villages brûlés, les massacres en masse, les barbelés, la mort sous la schlague et par la faim dans les camps de concentration, les « personnes déplacées » parquées par centaines de milliers, la discrimination raciale – aujourd'hui « ethnique ». Et la haine banalisée. La haine du voisin pour le voisin dont le langage est souvent commun et que l'on déclare soudain ne plus comprendre. La haine qui pousse à dénoncer, à saccager et à tuer.

Qu'on ne me parle pas d'une quelconque sauvagerie propre à je ne sais quelle particularité balkanique. Moi, c'est bien d'Europe et d'Européens que je parle. Sarajevo n'est pas différente de Skopje ou de Sofia, trois villes des Balkans, trois villes d'Europe : dans l'une on s'entretuait, dans les deux autres la vie était en apparence un long fleuve difficile mais paisible, qui les différenciait peu de Bruxelles ou d'Innsbruck. Mais jusqu'à quand ? Srebenica avait été aussi douce à vivre que Bellac et Dubrovnik plus facile que Naples. Les Balkans n'étaient pas, ne sont pas, une parenthèse dans l'Europe et, s'il y a abcès, il n'est pas balkanique mais européen. Peut-être le plan Vance-Owen de partition ethnique de la Bosnie, panacée pour les têtes pensantes et décidantes du continent, était-il irréprochable du point de vue de la logique géopolitique. Mais alors, la Bosnie n'étant pas sur la Lune, il fallait, il faut s'attendre à le voir un jour, ce plan, au nom de la même logique géopolitique, préconisé pour une juste répartition ethnique des populations d'Aubervilliers et de La Courneuve.

La Bosnie n'est pas le seul endroit des Balkans où se côtoyaient, où se côtoient toujours des populations d'origine et parfois de parlers différents : Bulgares et Turcs, Macédoniens et Albanais ou Turcs, Serbes et Albanais, Albanais et Grecs, Roumains et Hongrois ou Tziganes, chaque peuple étant, selon le pays, la « minorité » d'un autre… Comment pouvais-je, après avoir tissé des liens si chaleureux et si divers dans chaque pays traversé, m'empêcher d'imaginer le cauchemar déferlant sur les visages aimés : l'ami torturé à mort, l'amie violée par les soldats d'une armée ou d'une autre, ou simplement par les bons voisins d'hier…

Ou alors avaient-ils, sur ce versant-ci des Balkans, contrairement à ceux du Nord, un secret de la vie en bonne entente, seraient-ils suffisamment forts pour exorciser la haine et la mort qui ravageaient les autres ?

Je marchais dans le quartier turc de Veliko Tirnovo la bulgare, je parlais à des Serbes de Kumanovo la macédonienne, à des Albanais du Kosovo yougoslave, et l'interrogation était là, lancinante : est-il possible que « ça » arrive aussi *ici* ?

Et dans ce cas, croyez-moi : « ça » arrivera bien aussi un jour chez nous.

Oui, il fallait revenir.

*

J'ai fait ainsi, entre 1992 et 1994, cinq voyages balkaniques, qui m'ont conduit de Sofia à Okhrid, de Salonique au Danube, de Missolonghi à Tirana, etc. À cela s'ajoute un assez long détour par l'enfer : la Bosnie. Mes voyages, je les ai faits tantôt par les grands itinéraires de tous les temps – telle la Via Egnatia qui mène, depuis les époques romaine et byzantine, de la côte adriatique à la mer Noire, de Dyrrachium-Durrës à Constantinople-

Istanbul, et dont des fragments sont aujourd'hui des autoroutes –, tantôt par des chemins de traverse. À part la bicyclette, la montgolfière et l'âne, il n'est pas de moyens que je n'aie empruntés. Et encore, pour l'âne, ce fut tout juste, car un jour j'ai été suivi sur une route de montagne déserte par deux de ces intéressants quadrupèdes avec une telle opiniâtreté et sur une telle distance qu'il s'en fallut de peu pour que je ne m'approprie le bien d'autrui.

3

Apparition du photographe en dromomane

C'est à Skopje, au printemps de 1993, que Klavdij Sluban et moi nous sommes rencontrés pour la première fois. C'était dans une ruelle ensoleillée du quartier albanais. Nous avons échangé prudemment quelques mots. Deux heures plus tard, nous parlions encore : il semble que nous avions des choses à nous raconter.

Il était arrivé la semaine précédente de Belgrade. Il avait parcouru le Kosovo à pied et séjourné à Priština. Il m'a décrit cette ville éteinte, sa tristesse, la population privée d'activité, de travail, de perspectives, attendant dans la rue – attendant quoi ? On débarque du train, disait-il, et, solitaire, perdu, plongé dans cette foule, mais séparé d'elle par l'écran invisible qui colle à tout voyageur, on est un martien. Il faut des heures, des jours avant même de comprendre où l'on est, avant simplement d'arriver à *voir*. Il faut marcher, écouter, s'imprégner. Et c'est seulement après un long temps de patience et d'inquiétude que l'écran se dissipe et qu'il est question, *peut-être*, de se servir de l'appareil photographique. Car Klavdij est photographe.

Il parlait aussi de l'interminable voyage en train, des attentes aux nouvelles frontières, de gens perdus dans un pays pulvérisé. Il disait qu'il avait entrepris un long travail et qu'il n'en prévoyait pas la fin.

De mon côté, je lui ai raconté que j'avais ce même sen-



Région du Kosovo, 1992.

timent – aggravé chez moi par l'impossibilité de parler aux gens dans leur langue – qu'images et impressions rapides ne servent à rien, et qu'il faut prendre le temps, sans jamais être tout à fait sûr qu'au bout un instant de vérité se révélera.

Ce jour-là, il avait posé quelques questions au garçon qui nous servait nos cafés. « Vous voyez. Je lui ai parlé en serbo-croate et il a fait semblant de ne pas me comprendre. Il y a un an encore, c'était impensable, ici. »

Quand nous nous sommes séparés, il a, d'un geste bref, photographié de son Leica presque invisible le reflet du cuisinier dans la porte vitrée de la petite taverne. Je n'ai jamais vu la photo.

Un an plus tard, c'était encore à Skopje et toujours par hasard : il était en instance de départ pour l'Albanie, seul comme à son habitude. Ce jour-là, il arrivait à pied de Kumanovo, sur la (nouvelle) frontière serbe : une cinquantaine de kilomètres. Pantalon de velours et anorak, barbu et blond, un doux montagnard qui aurait fait ses études à Heidelberg. Un instant, j'ai senti planer le fantôme de Gérard de Nerval : comme lui, Klavdij donne volontiers dans cette dromomanie qui n'est chez moi qu'une velléité.

En ce qui me concerne, je débarquais du bus de Sofia, avec mon amie bulgare. La Macédoine vivait, paisible en apparence, étranglée par le blocus grec, angoissée par la proximité serbe, rongée par sa division entre populations différentes, survolée par les hélicoptères des Casques bleus. L'attente, toujours. Nous avons accompagné Klavdij au bus de Tirana, comme des cousins peuvent accompagner l'un des leurs, dans ces pays où tout le monde est cousin. Je connaissais l'angoisse du départ qui le tenait, malgré l'expérience de tant d'autres départs. Nous l'avons empêché à temps de monter dans le bus pour Francfort : il avait eu l'imprudence de se renseigner auprès d'un

employé, ou présumé tel. J'ai su ensuite, par une carte postale, qu'il avait mis un jour et une nuit pour franchir les trois cents kilomètres qui séparent Skopje de Tirana.

C'est aussi à Skopje, grâce à l'exposition organisée par le Centre culturel français dans les anciens bains de la plus vieille mosquée, que j'ai vu pour la première fois, ce printemps 1994, les photos de Klavdij Sluban.

Regard patient, refus de l'immédiat, du choc de l'événement, immersion dans une réalité où se mêlent l'attente et l'espoir, la paix du jour et la menace du lendemain. Il y a quelque chose aux frontières qui traversent en tous sens les Balkans – au point que l'on a parfois l'impression que les Balkans sont un grand réseau cancéreux de frontières, et particulièrement dans l'ex-Yougoslavie pulvérisée –, quelque chose qui parle de paix rêvée et de mort latente. Une mort qui me fait penser au suicide de Walter Benjamin, arrivé au bout du chemin, à la frontière espagnole. Et je crois que c'est cela, *entre autres*, qui filtre des photos de Klavdij Sluban. Elles parlent de mort, parce que la mort plane, mais elles la conjurent en même temps, parce qu'elles parlent aussi de vie, d'êtres humains, de terre – et de ce qui attache ces êtres humains à cette terre : ce qu'ils y ont construit, à l'image des personnages d'Ivo Andrić. D'êtres humains qui veulent, malgré l'oubli (ou le mépris) du monde, *vivre*.

L'unité perdue des Balkans est peut-être comme celle de l'espèce humaine : une vue de l'esprit. Mais peut-on, faut-il encore vivre, si l'on renonce définitivement à la rêver ?

Ce jour-là, je me suis dit que j'aimerais bien savoir prendre des photos comme celles de Klavdij Sluban. Et en tout cas, puisque j'en étais de toute évidence incapable, condamné pour m'exprimer à me servir de l'écorce grossière et approximative des mots, faire avec elles un bout de chemin, un bout d'écriture, pour parler

de ce qui, semble-t-il, peut nous être commun dans cette recherche, dans nos errances qui s'étaient déjà croisées deux fois. Quelques mois plus tard, en nous revoyant à Paris, nous avons constaté que, chacun de notre côté, nous avions pensé à la même chose.

*

La sagesse des nations est pingre et se contente de peu qui dit que tout individu a une grande et une petite patrie. Je suis un nostalgique de cet idéal qui consiste à dire fièrement : « Ma patrie s'appelle le monde. » Et envieux de ceux qui peuvent se revendiquer de plusieurs patries, même si, dans ce monde-là, le nôtre, cet état signifie frustrations et déchirements, alors qu'il doit signifier richesse et plénitude. Quand les Dupont-Lajoie disent de ceux qui ont plusieurs patries qu'ils sont de nulle part et, sans souci de logique, qu'ils n'ont qu'à *retourner dans leur pays*, est-ce en réalité par pure jalousie de ce trésor ?

Klavdij est français, né en France il y a une trentaine d'années, de parents slovènes. Jusqu'à l'âge de sept ans et demi, il a été élevé en pays slovène, tandis que ses parents travaillaient dans la région parisienne. Si Klavdij se distingue du Slovène mâle commun, c'est, entre autres, par son manque d'enthousiasme pour la chasse au loir, qui est au Slovène ce que la chasse aux champignons est au Polonais et la chasse à la casquette à Tartarin de Tarascon. De retour chez ses parents, il est devenu un écolier français. Comme les autres ? Pas tout à fait : il était le petit Yougoslave de la classe. Comme je suppose qu'en Slovénie il était le petit Français.

– Mon enfance a été marquée par le train des Yougoslaves. Le Simplon-Orient-Express reliait Paris à Sofia et Athènes en traversant la Yougoslavie sur toute sa lon-

gueur. Tout gamin, aux vacances, je le prenais avec ma grand-mère. Puis, très vite, je l'ai pris seul. Oui, c'était bien *notre* train : nous revenions tous *chez nous*. Quand j'entrais dans le compartiment, les autres me demandaient où j'allais. « À Ljubljana ? Alors mets-toi à côté de la porte, puisque tu descends le premier. » Eux, ils descendaient à Zagreb ou à Belgrade, ils en avaient pour trente ou trente-cinq heures, moi je n'en avais que pour une vingtaine, alors forcément.

» Je recréais le va-et-vient de mes parents. L'un des textes fondateurs de la littérature yougoslave contemporaine est *Migrations*, de Milos Crnjanski. C'est le train qui m'a donné l'envie de voyager. C'est dans le train que j'ai appris à parler serbo-croate. C'est dans le train que j'ai rencontré Ranka.

Fascination de Klavdij pour les langues ? Volonté de ne pas s'y laisser enfermer, en les approfondissant, en en apprenant de nouvelles ? Il a fait une maîtrise d'anglais, il a étudié le russe et le serbo-croate aux langues O, il parle couramment italien.

– Et la photo ?

– J'ai commencé vers quinze ans. C'était pour moi un moyen assez simple de m'exprimer autrement que par la langue.

Dans un court avertissement à son premier album, *Rencontres-Portraits de poètes slovènes*, Klavdij explique ce besoin d'échapper à la contrainte des langues par la photo en partant d'un des mots les plus simples dans toutes les langues, « pain », qui se dit *kruh* en slovène : « Le manichéisme de *kruh*-pain s'estompera. Place à la nuance. Des mots ?… Des gris. »

La photo comme langue universelle.

– À la naissance de Marko, nous avons pensé, Ranka et moi, qu'il était important de lui donner, à lui aussi, une double culture. Nous voulions qu'il passe ses premières années sur la terre de mes parents et qu'il vienne ensuite faire ses études en France. Ranka a obtenu un poste de médecin chef dans un sanatorium près de Ljubljana. Moi, j'enseignais l'anglais et le français. Je traduisais la poésie slovène. Nous sommes arrivés en 1990. En 1991, la guerre a commencé avec la sécession de la Slovénie et son agression par les forces de ce qui était encore la grande Fédération de Yougoslavie.

» Alors tout a changé. Nous n'étions pas ethniquement purs. Moi, j'étais français, suspect de ne pas nourrir la flamme nationale indispensable. Ranka, c'était plus grave : elle est née en Croatie, et son père est un Serbe de Slavonie. Son village a connu le sort de tant d'autres, avant qu'un accord entre les deux larrons, Milošević et Tudjman, ne partage cette terre où Croates et Serbes avaient vécu ensemble (les ancêtres de Ranka sont arrivés au XIV^e^ siècle…) par-dessus la tête des intéressés. Entre-temps, le village avait été occupé par des bandes paramilitaires croates et tous les habitants, sauf trois vieux, avaient fui dans la forêt. La maison du père de Ranka, la plus belle, avait été occupée par les chefs. La cave (les bouteilles, cadeaux que nous apportions chaque fois de France) vidée, bien sûr, et la bibliothèque brûlée : les livres achetés un à un par Ranka dans son adolescence, les premières éditions en français de Balzac et de Baudelaire. Aujourd'hui, le village est croate et le père de Ranka vit à Belgrade.

» Pour nous, la vie est devenue intenable. Une circulaire du secrétariat à la Santé de la ville de Ljubljana avait décrété que tous les postes de l'administration devaient être tenus par des Slovènes : le principe dûment

explicité était que mieux valait un Slovène incompétent qu'un étranger compétent. Et, désormais, il n'y avait pas plus étrangère qu'une ex-compatriote yougoslave, même si la loi lui donnait la possibilité d'adopter la nationalité slovène, ce qu'elle avait fait. Nous avons connu le pire et le meilleur. La vie professionnelle de Ranka était devenue un enfer. Mais le front de solidarité de nos amis et de nos collègues nous a soutenus magnifiquement. Grâce à eux, nous avons tenu le coup de juin 1991 à août 1992. Nous avions réussi à nous intégrer. Nous avons fini par craquer devant le mur de la stupidité.

» Je n'aurais jamais imaginé ça. Je n'arrivais pas à comprendre.

Ils sont *retournés chez eux*. En France. Chez eux ? Oui, mais encore : Ranka, française, médecin spécialiste des affections pulmonaires, avait des diplômes yougoslaves. Passons…

– Je n'en revenais toujours pas de ce que nous avions vécu en Slovénie. Je me suis dit : il faut aller voir sur place, comprendre ce qu'est devenue ma Yougoslavie. Je suis reparti avec des équipes de télévision françaises. Je pensais : je n'ai pas l'expérience d'un pays en guerre, ces gens-là sont des professionnels, ils savent comment se comporter. J'ai fait presque tous les fronts : Vukovar, Dubrovnik, Osijek. Vous n'avez pas entendu parler d'Osijek ? C'est normal : en Slavonie, un pays de champs de maïs, tout plat, sans monuments, Kouchner, d'Ormesson ou Glucksmann n'y sont jamais allés. Une terre fertile, très lourde : les soldats devaient creuser des tranchées mais ils n'étaient pas vraiment convaincus, ils ne creusaient pas profond, ils disaient : « On n'est pas en 14, tout de même ! » C'est comme ça qu'un jeune photographe étranger s'est fait tuer : une canalisation traversait la tran-

chée, les soldats n'avaient pas voulu y toucher parce que c'était trop compliqué, il fallait donc passer par-dessus, à découvert. Moi, je me suis fait allumer des deux côtés : par des Croates et par des Serbes. Le bruit des balles qui passent à un mètre de votre tête, c'est un bruit ridicule. Le preneur de son était furieux : « Putain, ça ne donne rien ! » Le soir, il le refaisait avec des fourchettes.

» On passait la journée sur le front. Croates, Monténégrins, Serbes, tous nous laissaient passer. Ce qui comptait, pour mes compagnons, c'était la concurrence entre les chaînes. Le soir, les équipes se retrouvaient dans le même hôtel. On avait pataugé toute la journée dans la gadoue et le malheur, après quoi il suffisait de quelques pourboires pour avoir notre confort.

» Dans un camp de concentration serbe « modèle », c'est-à-dire spécialement préparé pour notre visite, j'ai passé un mauvais moment parce que je me suis entêté à ne pas prendre part au banquet donné par les gardiens en l'honneur de notre équipe.

» J'avais vu mon rôle un peu comme celui d'un passeur : je connaissais la langue, je savais des choses et je pouvais les faire comprendre. Eux, ils devaient tout faire tenir en une séquence des informations : une minute et vingt-sept secondes. À Dubrovnik, par exemple, j'essayais d'expliquer : « Ne dites pas que ce sont les Serbes qui bombardent, ce sont les Monténégrins » – c'était important, c'est lié à toute l'histoire de la Yougoslavie : les Monténégrins, du haut de leurs montagnes et du fond de leur pauvreté, ont toujours envié Dubrovnik l'aristocrate, l'indépendante, les Serbes se servaient de cette rancœur refoulée. Je me faisais répondre : « Dis donc, Coco, tu crois pas que c'est déjà assez compliqué comme ça ? »

» Toute cette souffrance, et rien, c'était évident, n'était fait pour y mettre fin. J'étais profondément malheureux de l'inutilité de mon travail de sherpa. Il y avait tout ce

qui se passait près de nous et dont on ne parlait pas : l'appauvrissement général, l'apparition des mafias. En Serbie par exemple. C'était l'époque des élections, Milošević contre Panic : bon sujet pour les télés… Mais comment vivait-on, à Belgrade ?

» Je me suis dit : à partir de maintenant, j'irai dans des endroits où il ne se passe rien. Je serai seul, je verrai ce que je veux voir et je n'aurai de comptes à rendre à personne.

– Et cette phrase de Pessoa, que vous avez mise en exergue à votre exposition de Lisbonne : « *Só a fraqueza extrema da imaginação justifica que se tenha que deslocar para sentir* – Seule une extrême faiblesse de l'imagination peut justifier que l'on ait à se déplacer pour sentir » ?

– Je n'ai aucune imagination. J'ai besoin de voir. Je ne peux me suffire du voyage en chambre. Tant que je n'arriverai pas à m'asseoir, je marcherai.

Inutile de rappeler à Klavdij que Pessoa écrivait aussi : « Je ne suis rien : à part ça, je porte en moi tous les rêves du monde. » Il le sait mieux que moi.

*

Klavdij avait dépassé les frontières de l'ex-Yougoslavie : deux parcours en Albanie, un séjour à Salonique d'où il avait suivi la côte pour rejoindre Istanbul en plein hiver. Il rêvait de continuer plus tard sa marche vers des régions encore inconnues de lui. Il ne désespérait pas, disait-il parfois, d'arriver un jour à Vladivostok. De mon côté, je voulais lier d'un seul trait mes itinéraires précédents, afin d'avoir un fil conducteur pour le livre que j'étais toujours censé écrire. Nous avons donc décidé ensemble de joindre l'Adriatique à la mer Noire en tra-

versant l'Albanie, la Macédoine, la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie.

C'est ainsi que le dimanche 30 avril 1995 nous avons pris le train à la gare de Lyon pour Rome et Bari. Le lendemain soir, nous embarquions sur le ferry qui relie l'Italie à Durrës.

II

LE PAYS DES AIGLES

Farouches sont les fils de l'Albanie
mais ils ne manquent pas de vertus…
Leur fureur est, ô combien, mortelle !
Mais sûre est leur amitié.

BYRON
Le Pèlerinage de Childe Harold.



Albanie, arivée dans le port de Durrës, mai 1995.

1

La rouille de Durrës

Dans la nuit, l'arrière du ferry illuminé béait. Quelques poids lourds, une belle collection de Mercedes apparemment neuves (je dis bien apparemment) et de 4 × 4 rutilantes, genre Range Rover, manœuvraient pour y pénétrer.

Les images des films, en se gravant dans la mémoire, y font des ravages. Elles deviennent plus réelles que le réel. Je connais des gens de mon âge qui, quand ils vous racontent leurs souvenirs de la Libération de Paris, récitent *Paris brûle-t-il ?*. D'avoir vu *Lamérica*, du cinéaste italien Gianni Amelio, m'avait donné une idée précise du bateau que nous allions prendre. Un beau film, *Lamérica* : on y assiste aux déboires d'un jeune mafioso envoyé créer une société bidon en Albanie, qui, ayant tout perdu y compris son passeport et avec lui son identité, finit par se retrouver au milieu des milliers de jeunes Albanais assoiffés de liberté qui ont pris le ferry d'assaut à Durrës pour tenter de gagner Bari, dans ces mois terribles de 1992 qui ont suivi la chute du communisme. Leur bateau s'appelle le *Partizani*, c'est un tas de ferraille submergé par la masse humaine qui couvre ponts et passerelles et le fait plonger au-dessous de la ligne de flottaison. Je m'attendais à le trouver à Bari, fidèle au poste.

Mais le *Palladio* était neuf, d'une propreté clinique, tout en couloirs gris et orange, métal et plastique. Les lumières de l'Italie se sont lentement éteintes et nous nous sommes enfoncés dans un nuage obscur. Le bateau

a navigué toute la nuit en silence, sans presque bouger, sans même que nous soyons bercés sur nos couchettes comme nous l'avions été la nuit précédente dans le train de Paris à Rome.

L'équipage italien aux uniformes impeccables tenait ses passagers à distance. Peu nombreux, les passagers : pas de touristes, à part nous-mêmes et un groupe anglo-saxon arborant un badge où était inscrit le mot *Caritas*, conscient de sa différence et peu pressé de se mêler aux autres. Ces autres étaient bien des Albanais, mais surtout du Kosovo et de la Macédoine, reconnaissables au fait qu'ils parlaient tout naturellement serbo-croate avec la troisième composante, des Tziganes. Petites bouteilles d'alcool – on dit « petites », mais elles font un litre –, jeux de cartes et discussions d'affaires : longues confrontations des prix auxquels ils avaient acheté leurs marchandises. Durrës était l'une des rares portes des Balkans qui permettaient, pour peu qu'on sût se débrouiller, de rejoindre la Serbie sous embargo à travers la Macédoine. Ces gros types-là étaient, à n'en pas douter, de sacrés débrouillards, le genre d'individus à qui on ne la fait pas. Il n'y avait qu'à les voir entrer dans le petit duty free : ils tournaient lentement autour des comptoirs et s'enquéraient du prix de chaque chose dans toutes les monnaies possibles, pour en arriver, après un long suspense, au denar macédonien. Puis ils haussaient les épaules, mi-écœurés, mi-satisfaits d'avoir vérifié qu'ils avaient eu mieux pour moins cher.

Au petit matin, dans la cafétéria, ils étaient toujours là, définitivement mal rasés, et les petites bouteilles d'alcool continuaient à circuler. Rien n'était venu troubler la paix des affaires bien conclues. Les estomacs étaient pleins et les camions, les coffres des Mercedes, dans la cale, aussi.

Le jour se levait sur un ciel et une mer d'après la pluie. Le port de Durrës était en demi-teintes, nimbé d'un gris



Albanie, 1994.